

d'énormes blocs de chêne tordu. Aussi bien, le petit Pierre, comme on l'appelait, ne savait-il pas encore les autres dans leurs voyages, quoi qu'il eût alors passé quinze ans. Il fallait pourtant qu'il s'habitât à gagner sa vie ; une bouche de plus à la maison eût fait à la fin une entaille trop large dans la pitance déjà fort maigre de la famille. Pierre fut placé comme domestique chez le médecin du bourg. Le service y était assez doux : prendre soin d'un cheval, faire les commissions, conduire l'été deux vaches au champ et les en ramener le soir, vaquer aux petits travaux de l'intérieur, tels étaient les devoirs de Pierre chez le docteur Gérard. Comme tout cela n'exigeait pas un rude exercice du corps, Pierre Kirouët ne se trouvait pas trop mal et ne songeait nullement à évier les fatigues et la vie de misère dont ses frères se contentaient.

Il y avait deux ans qu'il était en service, lorsqu'un sentiment aussi nouveau qu'étrange, qu depuis quelque temps germait en lui, finit, en se développant, par provoquer un grand changement dans son existence. Le docteur Gérard avait deux enfants, un fils, Jules, qui était âgé de douze ans et fréquentait l'école du village, et une fille, Hélène, qui blondissait dans son quinzième printemps. Elle était mignonne, avec de grands yeux noirs pleins d'étincelles et une bouche petite et fraîche comme un bouton de rose à peine entr'ouvert. Elle arrivait du couvent, lorsque Pierre Kirouët, qui comptait alors dix-sept ans, s'aperçut à son maintien plus réservé que l'enfant avait, durant l'année, fait place à la jeune fille qui était déjà très jolie. Avec ses airs de petite dame et ses fraîches toilettes, elle lui semblait bien gentille à côté des grosses filles mal étreintes de la Basse-Bretagne. Et comme les moindres paroles qui tombaient de sa fine bouche lui paraissaient une musique ravissante et quasi divine, comparée au rude accent et au langage commun des filles de pêcheurs avec lesquelles il avait grandi ! D'abord, simple sentiment d'admiration pour la distinction, la grâce et l'élégance qui ornaient déjà la jeune personne, et la recherche dans la toilette, choses auxquelles il n'était pas habitué, ce mouvement intérieur ne devait pas tarder à s'accroître chez le pauvre garçon. De l'admiration à l'adoration, la progression ne tarda pas à se produire.

L'heure du jour où il ne se sentait pas de joie, c'était quand Mlle Gérard sortait en voiture avec sa mère ; parcequ'alors il était le plus près de la jeune fille. Pendant qu'il retenait le cheval trop ardent, il la contemplait avec extase comme elle montait en plateau. D'abord, sa petite main, enserrée dans un gant de peau de couleur tendre, saisissait la garde en exposant sous la manche de la robe un avant-bras blanc et

déjà bien arrondi. Et puis son pied mignon s'avancait sur le marche-pied, laissant apercevoir les délicates attaches roses de la cheville à travers le léger tissu du bas de soie blanc. Et dans un gracieux élan de jeune chatte, elle sautait en voiture et se laissait doucement tomber sur le siège avec un grand froufrou de sa robe de soie gris de perle. Cette rapide et charmante vision, ce froissement de soie sur un corps souple et jeune où s'accroissaient pourtant déjà de gracieux contours, faisaient frissonner Pierre jusque dans la moelle de ses os. Le malheureux garçon sentait ses jambes lui flageoler comme il allait prendre place sur le siège de devant. Tout le temps que durait la promenade, il lui semblait que la voix d'Hélène causant avec sa mère lui venait d'un autre monde, et que c'était celle d'un ange qui murmurait à son oreille des chants du paradis.

La première fois que le pauvre diable se prit à réfléchir sur la passion malheureuse qui s'allumait en lui, il eut frayeur. La distance qui le séparait de l'objet de sa vénération lui semblait un abîme béant, dans lequel il ne pouvait manquer de choir et de se casser les reins. Comme il était intelligent, il se figurait entendre le grand éclat de rire que la fille de ses maîtres lui jouerait au nez, si jamais elle venait à s'apercevoir que Pierre Kirouët était épris d'elle. La seule idée de sentir le poids de tout le mépris dont elle saurait écraser son audace lui donna froid dans le dos, et il se jura bien que jamais personne au monde ne surprendrait rien de son terrible secret qui resterait entre Dieu seul et lui. Dans un recoin le plus intime de son être, il n'en éleva pas moins un autel à son idole et lui voua un culte voisin du fétichisme.

Quelles pensées ruminait-il habituellement, tout en luttant contre les desirs qui l'envahissaient, c'est ce que le cadre de cette étude ne permet pas de développer. Nous dirons seulement qu'un jour—c'était le dernier qu'Hélène devait cette année-là passer à Saint-Omer, vu qu'elle retournait à son couvent le lendemain—comme Mme Gérard et sa fille faisaient leur promenade habituelle en voiture, Pierre se frappa soudain le front et dit tout haut : —Qui s'en va !.....

Mme Gérard surprit le geste et entendit le mot.

—Qu'as-tu donc, Pierre, demanda-t-elle.

—Rien, madame....., balbutia le jeune homme qui sentit un tressaillement passer par tous ses membres en voyant qu'on l'avait entendu.

—Voilà que tu parles bas sans t'en apercevoir ! reprit sa maîtresse. Comment, crais-tu à radoter ?

Pierre devint rouge, et il lui sembla que le sang allait lui sortir par les oreilles qui lui chauffaient en arrière